

Patrick Maury

Petites métanies du temps

Et nous, qui n'avons plus de proche que nous-même,
serons-nous assez fidèles pour répondre
à ceux que nous avons aimés :
allez, passez le pont déjà à demi mangé par la nuit,
passez de l'autre côté du jour —
celui qui brandira le bâton de ténèbre
ne vous garde plus en mémoire.
Alors, degré après degré, ils s'enfonceront
dans les montagnes bleuissantes du soir ;
et nous, cardés par le temps,
nous maintenant si pauvres,
n'aurons-nous pas de quoi faire un bouquet
de toutes ces années ?

*

Sur nous tous hommes de silence,
du toit noir de l'église
par la neige fleuri
tombe l'eau de la neige
qu'aujourd'hui, seulement aujourd'hui, le soleil épuise.
Silence d'une paix fondée en montagne —
mais il n'est pas encore temps de marcher.
Bientôt onze heures et nul ne sort
par les portes pourtant ouvertes.
Tous attendent le signal d'une cloche
que les anciens avaient accrochée vers l'avenir ;
assis dans seulement la fosse et sur des cœurs anciens
pour oublier la place et qui nous oubliera ?

*

Le beau temps. C'est le mur
et le fardeau des fleurs.
L'amour au séchoir du monde.
Le destin non rendu.
Mais il est habile de durer sur la terre
tant les langues prochaines nous sont inconnues.
Passez, petites entrailles familières,
repassiez pour détruire le bel or de Toujours.
Voici venir le corps du combat :
il lâche doucement dans notre souvenir
sa pincée de visages —
et d'entre les peurs soudain restaurées,
déjà, brille une peine à conquérir.

*

Ce que je t'ai donné à user, à dénouer
mon amour ; garde-le —
rien ne peut plus nous nuire
maintenant. Ta splendeur
tombe au cœur de mes mains déclassées.
Que cette nuit agite
tes étoiles ; la foudre te regarde et s'éloigne
en silence. Monte
à temps ! déjà les fruits grondent dans les branches.
J'entonne des baisers
que les marins connaissent ; ils décarguent leurs voiles
rouges comme ton sang
et tirent sur la toile pour ne plus revenir.

*

N'appellez pas. Je ne suis plus le fils.
Ma herse, emportant tes derniers cheveux,
est passée sur ton champ, mon père.
Car l'embuscade des aïeux
se perd
et la place se gonfle d'amitié.
Au matin, les mains crevées du temps

aspergent en riant ma femme découragée.
Non.
Jamais nous ne récolterons
les maïs noirs
de leur visage de nuit :
je me suis soustrait moi-même à l'usage.

*

Mon amour,
donne-moi ta ceinture
— c'est sûr je vais mourir — et le bâton
et les sandales.
Je dois encore essayer de marcher.
Tu ne réponds pas.
Es-tu donc en allée ?
Je compte sur les doigts mutilés de l'amour ;
un jour, deux jours, trois jours...
Dis, combien de temps devrai-je arracher
avant que ne reflleurissent les chairs ?
C'est fini. Tu ne réponds plus :
Marseille a la jambe coupée.

*

Est-ce le buisson confus qu'ils portent ?
Et la neige la plus froide
accueille leurs pieds vivants.
Tous à un dans la file des morts
ils suivent en chantant
le maigre compagnon des heures.
Pause.
Par le chemin qui donnerait la clef,
les ornières de l'hiver, comme un brancard noir,
conduisent le temps.
Sur ceux-là qui marchèrent,
le gravier froid de la nuit s'effondre
en un petit sanglot de fer.

*

Si je dois désherber la douleur des jours,
que ce soit avec des mains patientes.
Comme on prendrait un petit enfant
sur ses genoux pour lui dire
que celle qu'il attend ne reviendra plus, —
qu'elle est partie rejoindre Tobie,
le chien de l'an passé.
Alors, il nous faudrait tenir
devant le regard grave soudain bondé de larmes,
prendre le temps de sourire
puis, comme un roi réconcilié,
ouvrir ses bras en couronne
et bercer, bercer éternellement.

*